

Cela s'est vu ! si bien que les médecins m'ont défendu, à moi par exemple, qui rêve tout haut la nuit, d'avoir jamais une arme sous la main quand je dors. Hein ! que pensez-vous de ma logique, Christian ? Si j'ai eu des torts ; il me semble, mon ami, que je les répare furieusement à coups d'éloquence, et que messieurs Fénélon, Bossuet, Fléchier et Bourdaloue sont de bien petits moralistes auprès de moi.

— Hélas ! ce n'est que trop sensé, monseigneur, tout ce que vous avez discuté là, et vous m'effrayez. Cependant, il me semblait tout à l'heure vous avoir entendu me dire qu'une idée vous était venue.

— Oh ! oui, une excellente idée.

— Eh bien ! mais . . .

— Je ne vous l'ai pas encore dite, voilà tout.

— Mais vous allez me la dire, monseigneur ?

— Parbleu ! suivez bien, je vous prie, mon raisonnement. A force de voir ce qu'il ne faut pas faire, on arrive à deviner la chose faisable. Voici mon idée ; elle se compose de trois parties : 1° laisser Ingénue à Paris près de son père.

— Et son mari, alors, interrompit vivement le pauvre amoureux.

— Oh ! ne m'interrompez pas, j'ai déjà tant dévié, que je ne m'y reconnaitrais plus. Je disais donc : 1° laisser Ingénue avec son père dans notre bonne ville de Paris ; 2° assoupir, éteindre tous les bruits que l'on a faits et que l'on voudrait faire de cette aventure, ce qui implique la négation de tout procès, de toute demande en séparation, de toute instance quelconque ; 3° ménager, comme un trésor précieux, la misérable vie de cet infâme monsieur Auger . . . Ne sautez pas ainsi ; je m'explique : jusqu'à ce qu'il meure de maladie, d'accident ou de potence, ce qui ne saurait tarder bien longtemps. Donc, si pareille chose me fût arrivée, reprit le comte, voici ce que j'aurais fait. J'ai quelques maisons, par-ci, par-là, dans Paris : les unes ont des arbres, les autres, n'en ont pas ; les unes sont dans les quartiers les plus écartés, les autres dans les quartiers les plus peuplés . . . Ah ! j'oubliais, je me serais assuré, avant tout chose, de l'amour de mademoiselle Ingénue puisque son mariage avec ce misérable est pour nous comme non avenu. Or, certain d'être aimé d'elle, je lui eusse inspiré la bonne envie de se venger de son mari. C'est encore là, si je ne me trompe, la plus aisée des choses du monde. Les femmes les plus heureuses ont si naturellement

besoin de vengeance, même à l'égard de ceux qui les rendent heureuses, que mademoiselle Ingénue se vengera de son mari avec une rage proportionnée aux supplices que son mari lui fait endurer. Je reviens à mes maisons. Vous choisiriez quelque part une demeure isolée, calme, charmante. C'est là, dans ce discret asile, que vous conduiriez Ingénue, aussi souvent que possible, pour causer avec elle de vos espérances, en attendant la catastrophe finale, qui ne peut manquer très prochainement de la rendre tout à fait libre.

Le jeune homme, qui trouvait tout ce que disait le prince assez logique, redoubla d'attention.

Le prince continua :

— Passons au côté financier de mon plan. Ou vous êtes riche ou vous ne l'êtes pas. Dans ce dernier cas, vous avez ma bourse à votre disposition. Maintenant, en effet, nous sommes amis ; comptez sur moi jusqu'à la concurrence de trois cents louis, dont je vous gratifie annuellement à partir d'aujourd'hui ; ce sont des honoraires que vous avez parfaitement gagnés. L'argent rend tout possible en amour. Je ne suis pas de ceux qui disent qu'avec de l'argent on se fait aimer de toutes les femmes ; non, j'ai trop d'expérience pour cela. Mais quand une fois une femme vous aime, l'argent est d'une singulière utilité pour qu'elle continue de vous aimer aussi longtemps que possible. Ainsi, vous faites à Ingénue un intérieur de fée ; vous lui donnez une toilette de duchesse ; elle a, à elle, pour elle, tout ce qui peut la rendre heureuse ; vous vous arrangez de façon à ce que vos dons soient entièrement pour elle, à ce que l'odieux mari crève de faim et de soif auprès du bien-être de sa femme. Rien de plus aisé : quand Ingénue aura bien diné avec vous, à votre ménage particulier, elle supportera volontiers les privations du ménage de monsieur Auger. Ce cuisinier voyant que sa femme n'est d'aucun profit pour lui, finira par déguerpir, ou bien il se rendra coupable envers elle de quelque mauvaise action ; alors, sans perdre une minute, nous le ferons, par jugement, coffrer en lieu sûr. Il n'aura rien à reprocher qu'à lui ; c'est sur lui que roulera le procès, s'il y en a un, et ces sortes de jugements ne sortent pas de l'enceinte du prétoire.

Christian approuva de la tête ; le prince continua :

— Ou bien, monsieur Auger volera, et il en est plus que capable ! Autre procès, autre

moyen de l'envoyer par delà les mers comme grâce. Cependant, vous aurez vécu très heureux trois ou quatre heures par jour, ce qui suffit à un homme occupé de quelque bonne ou grande œuvre. Vous aurez rendu heureuse la femme, heureux le père Rétif. Vous n'aurez de frais d'imagination à dépenser que pour assurer le mystère de vos entretiens. J'ai, je vous le répète, des maisons faites pour cela ; vous choisirez celle qui vous plaira ; une surtout, dans laquelle les femmes vont travailler en journée, admirable ressource pour une pauvre ouvrière comme Ingénue, qui ne veut rien recevoir de son mari, et qui ainsi ne devra son bien-être qu'à elle-même. J'ouvre une parenthèse pour ma philosophie. Vous êtes tous heureux, et vous n'avez plus rien à désirer au monde, si ce n'est, afin d'épouser tout à fait sa veuve, de voir prendre mons Auger à quelque gibet, ce que la Providence lui réserve assurément. Est-ce assez joli ? Notez que c'est beaucoup moins nuisible à la société que tous vos moyens de tout à l'heure. Donc, vous nagez dans la béatitude, n'est-ce pas ?

Christian fit un signe qui voulait dire que, si, en effet, il en arrivait là, il se trouverait parfaitement heureux.

— Cherchez, continua le prince ; choisissez vous-même le lieu, l'heure et comptez le temps . . . Combien voulez-vous que cela dure ainsi ? Ah ! beaucoup, n'est-ce pas ? Immensément ? Eh bien, soit ! je suis généreux, moi, quand il s'agit de mes amis. Vous demandez l'impossible, je vous l'accorde : vous avez un an.

— Oh ! fit Christian, moi qui veux toute la vie !

— Nous parlons raison, vous voulez être fou. Soit, mettons deux ans. Plus encore ? Mettons trois ans. Voilà trois ans que cela dure. Bien ! Je suppose que l'Auger se soit obstiné à vivre, tant cet homme-là se plaît au mal ; alors, vous commencez à réfléchir, et la réflexion en amour, c'est la mort de l'amour. Donc, l'amour est mort ! C'est une supposition. Vous retournez chez madame votre mère, et vous épousez une femme que je vous tiens en réserve avec cinq ou six cent mille livres ; vous obtenez un régiment ; je vous fais faire une campagne ; vous avez la croix de Saint-Louis, et j'érige en marquisat une de vos terres. Comment trouvez-vous que je fasse les romans, moi ? Est-ce que je ne méritais pas d'appartenir à la famille Rétif ?

Et le prince ponctua toute cette étourdissante folie par un éclat de rire cordial.

Christian sourit tristement et baissa la tête.

— Votre Altesse oublie, dit-il, qu'elle a bien voulu parler à un amoureux, et que les amoureux sont des malades.

— Lui ne veut pas être guéri. Pardieu ! à qui le dites-vous ! Mais vous croyez que j'ai plaisanté ? Sur ma vie, excepté les trois années et la fin de votre épopée aboutissant à un mariage de cinq cent mille livres, vrai comme je suis gentilhomme, j'ai pensé ce que j'ai dit, et je ferais ce que j'ai pensé si j'étais à votre place ! Allez donc, et que Dieu vous assiste ! le dieu Cupidon, bien entendu, car, pour l'autre, peste ! ne jouons pas avec celui-là ; mon grand frère ne plaisante jamais sur ce chapitre.

Le comte d'Artois reconduisit Christian jusqu'à la porte de son cabinet, lui frappa amicalement sur l'épaule, et rentra chez lui, enchanté de tout ce qu'il venait de conseiller à ce pauvre fou à la façon de Werther, dont il voulait faire un sage, mais à sa façon.

L.

SYMPATHIE.

Christian avait été frappé de la logique un peu légère de monsieur le comte d'Artois.

Aussi, à peine rentré chez lui, suivit-il le conseil du prince.

Il écrivit à Ingénue. Voici la lettre de l'amoureux jeune homme :

« Madame, il est impossible que vous n'ayez pas quelque chose d'important à me dire. J'ai, de mon côté, toutes sortes de secrets à vous apprendre. Soyez assez bonne, si ma prière a quelque puissance sur vous, pour sortir demain, à trois heures. Marchez jusqu'aux fiacres qui stationnent à l'entrée de la rue Saint-Anoine, et, arrivée là, choisissez-en un dans lequel, sur un signe de vous, je monterai avec vous.

» Si vous préférez que je me rende directement chez vous, si vous êtes assez libre pour me recevoir. Je me tiens à votre disposition.

» Ordonnez, madame, et permettez-moi de me dire votre plus tendre et plus sincère ami.

» CHRISTIAN, comte OBINSKI. »

Christian venait de donner cette lettre à un

commissionnaire avec des instructions détaillées, lorsqu'un messager lui arriva, porteur lui-même d'une lettre d'Ingénue.

Le jeune homme ouvrit la lettre en tremblant, et lut les lignes suivantes :

» Monsieur,

» Vous n'êtes venu près de moi que pour me parler et m'expliquer, soit votre conduite, soit celle d'un autre. J'ai besoin d'un appui solide ; vous êtes homme de cœur, venez et conseillez-moi. Je sortirai demain de chez moi à deux heures, et j'irai prendre un fiacre à l'entrée de la rue Saint-Antoine ; le fiacre me conduira rue des Bernardins en apparence, mais, en réalité, je m'arrêterai au jardin du Roi. Trouvez-vous là, devant les grilles. J'ai à vous parler.

» INGÉNUÉ. »

Christian bondit de joie ; il sentit l'influence mystérieuse de l'amour de cette double détermination qui anime d'un même sentiment deux esprits séparés.

Bien qu'il fût sûr de voir Ingénue le lendemain, puisqu'elle-même lui demandait une entrevue ; bien que la lettre, d'Ingénue fût pour lui une consolation et une promesse, Christian voulut veiller sur son bien.

Car, après cette lettre d'Ingénue, il regardait la jeune femme comme étant sous sa protection.

Il commença d'abord par rassurer sa mère sur le prétendu voyage commandé par monsieur le comte d'Artois. Il raconta la bienveillance gracieuse du prince, et ses offres pour l'avenir.

D'Ingénue et du roman entamé, pas un mot ne fut dit, bien entendu.

Sa joie était trop grande pour qu'il la heurtât à des remontrances, pour qu'il l'usât contre des commentaires ; tous les rêves qu'il faisait, dans son avarice de bonheur, il les voulait garder pour lui.

Pas plus qu'auparavant, Christian n'abusa la comtesse, seulement, cette fois elle fit semblant de ne douter de rien, résolue qu'elle était à lutter de subtilité avec son fils.

Une mère a droit de surveillance, comme elle a droit de contrôle : la surveillance lui sert à prévenir ; le contrôle, à réprimer.

La comtesse organisa un système d'éclaireurs et de préservatifs pour son fils.

La nuit venue, Christian était parti pour la

rue du Faubourg Saint-Antoine. Il voulait savoir si Auger avait déserté le domicile conjugal pour n'y plus revenir.

Ce jeune homme à l'imagination ardente était un homme doué d'une résolution si ferme, qu'il eût fait le sacrifice de son amour à la moindre indignité de la femme aimée.

Et c'est pour cela qu'avant de se précipiter en aveugle dans une passion dont il savait la portée, connaissant bien son cœur, il tenait à se convaincre que l'objet de cette passion valait qu'on mourût pour lui.

Christian prit un habit gris et s'enveloppa d'un large manteau ; puis il s'en alla faire le guet devant la porte d'Ingénue.

Auger était sorti ; à sept heures il rentra dans la maison. A sa vue, le cœur de Christian battit à rompre sa poitrine.

La lumière dont Auger s'éclaira parut d'abord chez le père Rétif, où elle séjourna quelque temps. Christian devina qu'un colloque s'établissait entre le père et le gendre.

Cette même lumière, au bout d'une demi-heure, passa dans la chambre d'Ingénue.

Cette fois, le cœur de Christian cessa presque de battre, sa respiration s'arrêta.

Aussitôt l'apparition du mari, Christian vit une ombre qui se levait.

Cette ombre, c'était Ingénue, sans doute.

L'autre ombre, — celle qui venait d'arriver, — s'exprimait vivement, on le voyait aux mouvements rapides de ses bras.

Enfin, cette ombre s'inclina.

C'était évidemment Auger qui s'était jeté à genoux pour demander son pardon.

Christian éprouvait dans la poitrine une douleur telle, qu'il ne put s'empêcher de pousser un cri qui ressemblait à un rugissement.

A la démonstration de son mari, Ingénue fit un mouvement brusque et s'approcha de la fenêtre, qu'elle ouvrit. Le bruit de sa voix arriva alors jusqu'à Christian ; elle articula des mots énergiques dont le jeune homme n'entendit que le son, mais au sens desquels il lui était impossible de se méprendre.

L'ombre d'Auger se releva alors ; elle fit deux ou trois gestes menaçants ; mais l'ombre d'Ingénue ne bougea point de la fenêtre sur laquelle elle était appuyée.

Enfin, après une heure de pourparlers et de pantomimes, la même lumière disparut encore de cette chambre, et, un instant après cette disparition, la porte extérieure de la maison s'ou-

vrit subitement. Christian n'eut que le temps de s'effacer dans le coin d'une porte voisine. Alors, il vit sortir Auger, qui regarda tout autour de lui avec défiance.

Auger marcha vers le boulevard, puis revint pour voir les fenêtres de sa femme et explorer la rue encore une fois.

Cet examen fait, il disparut dans les ténèbres.

Défiant dans sa joie comme il avait été courageux dans sa douleur, Christian voulut attendre une heure encore pour bien savoir à quoi s'en tenir.

Mais vingt minutes ne s'étaient pas écoulées que la lampe d'Ingénue pâlit et se transforma en une simple veilleuse dont la bleuâtre lueur teignit à peine les rideaux et les vitres.

L'enfant s'était couchée.

Elle allait remercier Dieu, et dormir.

Ingénue n'avait point pardonné. Christian adressa au ciel ses plus ardentes actions de grâces, et revint chez sa mère, qui l'attendait impatientement.

— Grâce à Dieu, se dit-il, j'ai une tendre amie, et une vaillante femme, et je ne combattrai pas seul quand il me faudra combattre.

Il avait besoin de sommeil, car il avait passé sans interruption par bien des fatigues ; il dormait, et son sommeil fut accompagné de doux rêves : c'était la première fois que cela lui arrivait depuis trois mois.

Et, dans ces rêves, toujours et invariablement revenaient les maisons isolées et ombreuses, et si propices aux douces et pures causeries, de monsieur le comte d'Artois.

Et maintenant que, résolu tous deux, Ingénue et Christian dorment de ce doux sommeil qui fait la paix de l'âme et la fraîcheur du visage, il faudrait peut-être savoir comment ce bon Rétif de la Bretonne avait pris le mariage de sa fille et les étranges événements qui avaient été la suite de ce mariage.

Nous lui devons bien, on l'avouera, l'honneur de quelques détails.

Nul père, disons-le, ne porta jamais si fièrement la tête à l'église, lorsqu'il alla présenter aux autels une fiancée de sa façon, un spécimen de l'éducation physique et morale, une élève de la philosophie et de l'hygiène du philosophe de Genève.

Le soir des noces, Rétif, fatigué, terrassé par Bacchus, comme il disait, s'endormit assez profondément pour ne point entendre un mot de la

scène qui se passa entre monseigneur le comte d'Artois et Ingénue.

En effet, comment l'eût-il entendue ? En père expérimenté qui ne veut pas livrer au hasard des conflits le bonheur de la vie intime, Rétif avait élevé entre lui et les nouveaux mariés le rempart d'un mur assez épais pour que rien de ce qui se disait dans une chambre ne pût être perçu dans l'autre.

Il eût fallu, pour attirer, même en plein jour, l'attention de Rétif, frapper dans ce mur avec une bûche, et c'est ce que ne firent, cela se comprend, ni Ingénue ni monsieur le comte d'Artois.

Quant à l'entrée de Christian, elle avait été mystérieuse et fugitive. En l'apercevant, on se le rappelle, Ingénue s'était évanouie, et le faible cri qu'elle avait poussé alors n'avait pu percer un mur de dix-huit pouces.

Enfin, quant aux explications qui avaient eu lieu le matin entre Ingénue et son mari, elles étaient d'une nature assez grave pour commander au deux époux la plus grande circonspection de parole tant qu'elles duraient, le plus grand silence dès qu'elles étaient terminées.

Néanmoins, la surprise de Rétif fut grande lorsqu'après avoir préalablement écouté à la porte d'Ingénue, et n'ayant entendu aucun bruit, il entra chez sa fille, à neuf heures du matin, et la trouva levée, habillée et seule.

En apercevant son père, Ingénue accourut à lui, et se jeta dans ses bras.

Dans ses bras, elle fondit en larmes.

— Eh ! quoi ! eh quoi, mon enfant ! dit Rétif, nous pleurons ?

— Oh ! mon père ! mon père ! s'écria Ingénue.

Ce fut alors que son père, l'examinant de plus près, vit sur ce charmant visage des traces d'une tristesse à l'origine de laquelle il était impossible de se méprendre.

Cette tristesse dénotait une cruelle souffrance et une lugubre insomnie.

— Mon Dieu ! dit-il, mais tu es toute défaite, ma pauvre enfant !

— Oui, c'est possible, mon père, répondit Ingénue.

— Où donc est Auger ?

Et Rétif regarda autour de lui, étonné qu'il eût quitté sa femme de si bon matin.

— Monsieur Auger est parti, dit Ingénue.

— Parti ! Et où cela ?

— Mais à son travail, je suppose.

— Oh ! l'enragé travailleur ! dit Rétif, qui commençait à se rassurer. Eh quoi ! il ne déjeûne pas avec nous ?

— Peut-être déjeûnera-t-il.

Tous ces mots avaient été prononcés par Ingénue de ce ton glacial qui dénote une sombre préoccupation.

Rétif s'en effraya de plus en plus.

— Enfin, voyons, mon enfant, dit-il en prenant la charmante statue sur ses genoux, dis cela à ton père : tu es chagrine ? Ne mens pas !

— Je le suis en effet, mon père, répondit Ingénue, ses deux beaux yeux tout noyés de larmes ; puis, se levant et s'essuyant les yeux, elle ajouta :

— Mon père, occupons-nous de votre déjeûner.

— Comment, de mon déjeûner ? Eh bien, et le tien ? et celui de ton mari ? Ne déjeûnez-vous donc pas, ou plutôt ne déjeûnerons-nous pas ensemble ?

— Je n'ai pas faim, et monsieur Auger, s'il a faim, saura qu'il faut arriver à l'heure.

— Peste ! comme tu le mènes déjà !

— Tenez, mon père, ne parlons plus de cela, je vous en supplie.

— Comment, ne parlons plus de cela ? Ne parlons plus de ton mari ?

— Non, mon père ! et, croyez-moi, cela vaudra mieux.

— Parlons-en, au contraire ! Ingénue, prends garde ! tu es femme mariée, et tu dois à ton mari des égards, des soins.

— Je ne suis obligée à aucun égard envers monsieur Auger. Qu'il se contente de ce qu'on lui donnera ; ce sera toujours assez pour lui !

— Comment ?

— Vous me connaissez, mon père, et vous savez que lorsque je dis une chose comme celle-là, c'est que j'ai le droit, plus que le droit de la dire.

Cette rigueur poussée presque à la férocité, étonna Rétif ; elle répondait mal à ses doux souvenirs, et alors, par l'effet même du contraste, le temps de sa jeunesse lui apparaissant dans tout son charme et dans toute sa gloire, il se prit à sourire aux songes du passé : temps heureux des soupirs dans la rue, des baisers envoyés d'une fenêtre à l'autre ; temps heureux des rencontres, des compliments sur l'élégance d'un pied, des sourires adressés en remerciements d'une galanterie opportune ; temps divin des ren-

dez-vous à la brune, de longues promenades avec de timides compagnes qui, parties riuses, revenaient tendrement accrochés au bras qu'elles avaient effleuré à peine deux heures auparavant.

Toutes ces choses, que Rétif repassa dans sa tête, vinrent défilier devant lui au clair de toutes les lueurs qui les avaient illuminées, au feu de tous les soleils qui les avaient mûries.

Cette procession dura pour le bonhomme l'espace d'une seconde, — temps heureux comme tous les heureux temps qui tenaient dans le verre de son optique.

Et Rétif, avec un gros soupir qui n'était pas assez triste pour lui obstruer l'estomac s'en alla dans la salle à manger neuve, déjeûner avec Ingénue, dont la servante avait préparé le repas.

LI.

CE QUI SE PASSAIT DANS LA CHAMBRE D'INGÉ-
NUE PENDANT QUE CHRISTIAN GUETTAIT
DANS LA RUE.

Le déjeûner fut silencieux. Ingénue, préoccupée, ne donnait rien à l'aventure. Rétif mangeait réfléchissant.

La journée se passa de même. Ingénue se mit à travailler comme elle faisait étant jeune fille ; pour Rétif, elle continuait sa vie passée ; pour tout autre, elle eût semblé se rattacher à une vie nouvelle, tant il y avait en elle de résignation et de douce rêverie.

Auger rentra, comme on l'a vu, vers les sept heures du soir ; son absence dans la journée parut être à Rétif un résultat de la petite bouderie du matin ; mais le dieu d'hymen, pensa Rétif, fait des accommodements comme le dieu d'amour.

Une fois en présence d'Auger, il remarqua la mine repentante et inquiète de ce gendre qui, selon lui, se fût présenté avec des plaintes à la bouche, l'amertume au cœur, et certaines velléités de faire le maître, comme la loi française lui en donnait le droit, s'il n'avait pas eu, vis-à-vis d'Ingénue, des torts difficiles à pardonner, puisqu'il n'en sollicitait pas le pardon.

En un mot, Rétif s'attendait à être attaqué par Auger ; mais il ne savait pas, le bonhomme, à quel secret Auger devait sa faiblesse.

— Quoi ! si tard, vagabond ? lui dit en riant Rétif. Vous avez donc erré loin du toit conjugal ?

— Loin du toit conjugal ? répéta tout haut Auger. Mais j'ai fait des courses que monsieur Réveillon m'a donné l'ordre de faire.

Puis il se dit : « Est-ce que réellement Ingénue n'aurait rien dit à son père ? C'est impossible ! »

Et il attendit avec anxiété une nouvelle attaque.

— Allons, avancez ! contez vos chagrins et confessez vos péchés, continua le vieillard.

— S'il sait tout, il ne prend pas trop mal les choses, dit Auger. Au fait, c'est possible : ces pamphlétaires, qui prêchent sans cesse la morale, sont, au fond, les hommes les plus corrompus de la terre !

— Vous avez donc déjà la brouille en ménage, mon gendre ? demanda Rétif, attaquant plus directement la question.

— Mais je ne sais...

— Ne rougissez pas... Vous avez peut-être effarouché les Grâces, malheureux !

— Oh ! oh ! se dit Auger, rien n'est su !

Et il s'en réjouit en même temps qu'il s'en affligea. Il était bien aise de ne pas voir son secret révélé ; mais la révélation l'en menaçait toujours, et calice, il eût voulu l'avoir déjà bu.

— Si je parlais moi-même ! pensa-t-il, si je contais l'histoire à ma façon !

Mais il réfléchit.

— Non, se dit-il ; du moment où Ingénue n'a pas parlé, elle ne parlera pas. Ingénue cachera mon comte d'Artois, pour que je cache son page : rhubarbe et séné que nous nous passerons mutuellement. Eh bien ! soit, essayons de la paix avec la fille sur ces bases.

Et, après s'être laissé sermoner par le père ; après avoir essayé tout ce qu'il plut à Rétif d'employer de fleurs de rhétorique et de synonyme d'allégories et d'allusions, il baissa la tête et passa chez sa femme.

Elle l'attendait : elle l'avait vu venir.

Il débuta de la bonne façon ; elle lui répondit de la belle manière.

Tombant à genoux,

— Pardonnez-moi ! dit-il, je ne suis pas coupable. Pouvez-vous m'en vouloir d'avoir cédé aux menaces ? Elevé dans la peur des grands, j'ai cru que nous étions tous perdus, si l'un des plus puissants seigneurs de ce royaume nous couvrait de sa colère. M. le comte d'Artois m'a enjoint d'agir comme j'ai fait ; il a déployé contre moi l'arsenal de ses vengeances ; il m'a fait

envisager la Bastille, la mort pour moi ! la prison pour vous et pour votre père ! il m'a laissé le choix entre la misère pour notre existence, et la fortune avec la liberté.

Ingénue plissa ses lèvres sous le plus profond dédain.

Ce fut sa seule réponse.

— Ne me conservez pas rancune, reprit-il, puisque vous êtes sauvée ! J'avais pensé à venir le tuer ici même ; mais je ne savais pas votre honneur, et je perdais votre vie, la mienne, celle de tous ceux qui vous sont chers. Un procès mortel suivant ce meurtre, la honte et l'échafaud nous dévoreraient tous. Comprenez-moi, Ingénue : dans mes calculs, inspirés, je l'avoue, par la peur, vous ignoriez à jamais le crime qui vous eût abusée ; le prince disparaissait sans avoir été connu de vous, et jamais le passé n'eût affligé votre mémoire.

— Assez ! dit-elle en frémissant de colère, assez ! vous me faites horreur ! Vous croyez atténuer votre conduite en invoquant l'excuse de la peur ?

— Mais il me semble...

— Oh ! je vous le répète, taisez-vous !

— Ingénue !

— Ainsi, j'ai épousé un lâche ! ainsi, j'ai pris devant Dieu un homme qui, au lieu de me défendre au péril de sa vie, comme c'est enjoint aux maris de le faire par les Ecritures, me déshonore pour sauver sa vie ! Vous êtes un lâche, et vous me demandez que je vous pardonne ? Non ! c'est parce que vous êtes un lâche que je vous chasse ! c'est parce que vous êtes un lâche que je ne vous pardonne pas ! c'est parce que vous êtes un lâche que je ne vous pardonnerai jamais !

Auger demeura prosterné.

Seulement il releva la tête et joignit les mains.

Mais l'horreur d'Ingénue pour cet homme sembla s'augmenter encore, s'il est possible.

— Relevez-vous, si vous voulez, dit-elle ; restez courbé dans votre honte, si cela vous plaît ; je ne m'en inquiéterai pas !

— Accordez-moi du moins l'espoir !

— L'espoir de quoi ?

— Du pardon.

— Jamais !

— Enfin, qu'elle sera notre existence ?

— Celle que nous menions avant notre mariage.

— Séparés ?

— Absolument.
 — Mais le monde ?
 — Peu m'importe !
 — On soupçonnera....
 — Je dirai tout.
 — Ingénue, vous me perdriez ?
 — Si vous m'approchez, oui.
 — Enfin, dietez.
 — Séparation !
 — Mais votre père ?
 — Je fais de mon père ce que je veux : je dirai à mon père que vous m'avez inspiré une horreur invincible, et je ne mentirai point, car c'est vrai.
 — Et moi je lui dirai que vous avez un amant !
 — Vous pourrez bien ne pas vous tromper.
 — Je suis votre mari, et je tuera votre amant !
 — Je m'arrangerai de façon à ce que ce soit lui qui vous tue.
 Auger frissonna et recula devant cet œil étincelant du feu de la colère et de la vertu.
 — Elle le ferait, pensa-t-il.
 — Ainsi vous m'avez menacé de tuer ou de faire tuer monsieur Christian ?
 — Il est votre amant, donc ?
 — Cela ne vous regarde pas. Avez-vous menacé, oui ou non ? Ayez donc une fois du cœur en votre vie !
 — Je ne menace pas, je demande grâce !
 — Relevez-vous ; vous ne valez pas la peine que je prendrais à m'irriter.
 — Que ferai-je ici ?
 — Ce que vous voudrez.
 — Pour vivre ?
 — Vous mangerez à table, comme nous.
 — Pour habiter ?
 — Il y a une chambre en haut, parmi les mansardes des domestiques ; vous la prendrez.
 — Mais c'est impossible !
 — Si vous n'en voulez pas, allez loger ailleurs.
 — Je logerai ici, comme c'est mon droit.
 — Essayez ! je frappe au mur, et j'appelle mon père.
 Auger grinça des dents.
 Mais Ingénue, sans s'inquiéter,
 — Vous êtes bien séparé de moi à jamais, dit-elle. N'essayez pas de la surprise, n'essayez pas de la violence, n'essayez pas de quelqu'un de vos abominables moyens ; car, à tout rêve, il

y a un réveil, et, réveillée, je vous tuerais comme un chien !

— Quelle Ingénue vous faites ! dit Auger avec son affreux sourire d'homme naturel.

— Oui, n'est-ce pas ?... Ingénue est vraie ! vous en aurez la preuve.

— Ainsi, vous me chassez ?

— Pas du tout : vous avez tous les droits extérieurs ; habiter ici, sous mon toit, c'en est un.

— Je refuse.

— Comme vous voudrez.

— Plus tard, j'aurai réfléchi....

— Moi aussi, mais je n'aurai pas changé.

— Adieu, madame.

— Adieu, monsieur.

Voilà comment Auger sortait de la maison lorsque Christian le vit du coin où il était caché.

Voilà où en étaient les choses quand Christian se dirigea vers le jardin du Roi, où rendez-vous lui avait été donné par Ingénue.

LII.

LE JARDIN DU ROI.

Le jardin du Roi, qui, à l'époque de la révolution, je crois, a pris le nom de jardin des Plantes, était beaucoup moins fréquenté alors qu'il qu'il ne l'est de nos jours.

D'abord, Paris avait un tiers moins d'habitans, ce qui serait déjà une raison pour qu'il y eût un tiers de promeneurs de moins.

Ensuite les animaux étaient moins nombreux et, par conséquent, n'attiraient pas l'attention comme aujourd'hui.

Peut-être y avait-il, comme aujourd'hui, un ours nommé Martin, montant à un arbre et mangeant des gâteaux et des invalides ; il y a eu de tout temps des ours nommés Martin.

Mais il n'y avait pas cette magnifique collection d'hyènes et de chacals que nous devons à notre conquête d'Afrique, et qui menace de remplacer, par ses curieuses variétés, non-seulement toutes les variétés des autres espèces, mais encore toutes les autres espèces elles-mêmes.

Il n'y avait pas non plus cette poétique, languoureuse et mélancolique girafe, dont la mort, quoiqu'elle ait deux ans de date, est encore un malheur récent pour ses admirateurs habituels.

Non-seulement elle n'y était pas, mais encore

les savans, ces grands négateurs de toute choses, qui ont été jusqu'à nier Dieu, niaient la girafe, et rangeaient le caméléopard au nombre des animaux fabuleux d'Hérodote ou de Pline, tels que le griffon, la licorne et le basilic.

Il y avait donc moins de curieux, de visiteurs et de promeneurs au jardin du Roi de cette époque qu'il n'y en a au jardin des Plantes de nos jours.

Depuis le matin de cette bienheureuse journée qui devait réunir les deux amans, il tombait une de ses petites pluies, douces et fines qui suffisent à empêcher les flâneurs d'obstruer les allées des jardins publics, mais qui sont heureusement insuffisantes à empêcher les amoureux de causer, les chasseurs de marcher et les pêcheurs de jeter leurs lignes.

Temps charmant au printemps, en ce qu'à cette époque du réveil de la nature, il envoie à tous les sens des émanations et des souvenirs ; temps qui rend le parfum aux feuillages et qui relève les gazons verts sous les pieds légers des passans.

Temps triste et maussade en automne, en ce qu'il ne rappelle en rien la blonde déesse des moissons et l'ardeur du soleil de juillet, mais qu'il annonce, au contraire, les futures tristesses de l'hiver ; temps triste et maussade, en ce qu'il arrache de leurs branches les dernières feuilles jaunes, et détrempe la terre, dans laquelle s'enfonce la grasse et lourde empreinte du pied des passans.

Ingénue sortit à l'heure dite, prit son fiacre à l'heure dite ; mais, si ponctuelle qu'elle fût, Christian avait, lui, été plus que ponctuel. Il était sorti à onze heures, n'ayant point la force de rester étouffant dans sa chambre jusqu'à ce que sa pendule eût la complaisance de lui sonner l'heure à laquelle il devait partir ; et, quoique son fiacre, selon l'habitude de ces estimables véhicules, eût mis plus d'une heure à aller du faubourg Saint Honoré au jardin du Roi, il n'en était pas moins arrivé à midi douze minutes, ce qui lui constituait une heure quarante-huit minutes d'attente, jusqu'au moment où devait paraître Ingénue, et cela, en supposant qu'Ingénue parût à deux heures précises, ce qui était à peu près impossible, puisqu'à deux heures précises seulement, elle devait sortir de la maison de M. Réveillon.

Arrivé au terme de son voyage, et bien convaincu qu'il en avait pour deux heures à attendre, Christian avait gagné les quinconces soli-

taires, sous l'ombre desquels cette petite pluie fine, presque imperceptible, ne pouvait se faire passage. Elle tombait donc sur les feuilles, plus touffues sur les marronniers que sur les autres arbres, parce que ces arbres, pressés les uns contre les autres, se prêtaient un mutuel appui, concentrant par en bas tous leurs aromes, et ne laissaient échapper aucune molécule humide.

Et c'est tout au plus si une goutte d'eau grossie par cent autres se faisait assez lourde pour glisser de la voûte opaque, et tomber sur le sable où elle faisait son trou, image du temps qui creuse les âges.

Christian regardait de loin, à travers les grilles, tout fiacre qui s'arrêtait devant ces marchands de gâteaux, de fruits et de sirop, devenu très nombreux depuis qu'ils avaient acheté des concessions au suisse de Sa Majesté, seul propriétaire du droit de vendre des rafraîchissements à l'intérieur.

Enfin, le fiacre désiré apparut ; il était vert comme une pomme de Normandie, d'un vert à faire frémir un coloriste, d'un de ces verts qu'on apercevrait d'une lieue parmi les arbres du mois de juin, qui cependant ont la prétention de passer pour de la verdure.

Ingénue descendit de ce fiacre, pareille à la rose déesse qui ouvre les portes de l'Orient. Elle avait une robe fraîchement tirée de son trousseau. Cette robe était de taffetas noir tout plein de ruches et de frisures de soie ; elle était coiffée d'un petit chapeau gris perlé avec des rubans noirs et aarore ; elle avait des souliers à hauts talons, et avec tout cela une de ces tournures qui font retourner jeunes gens et vieillards, jeunes gens par espérance, vieillards par souvenir.

Et quand elle prit sa course pour gagner le quinconce, où elle avait déjà aperçu Christian, bien qu'elle tint, ou plutôt qu'elle eût l'air de tenir les yeux baissés, elle ressemblait à ces belles divinités bocagères que la mythologie n'a jamais aussi gracieusement habillées de leur déshabillé que Boucher Vanloo et Watteau de leurs habits bouffans et chiffonnés.

Christian, la voyant accourir au-devant de lui, courut au-devant d'elle.

Tous deux se rencontrèrent et se prirent par la main ; personne n'était là pour leur contester ce droit : il pleuvait assez, avons-nous dit, pour écarter les oisifs.

Mais à peine se furent-ils donné la main, que Christian s'aperçut du changement qui s'était